

naelle bassot

l'année
incertaine

fragments

(extraits) 1

la pensée vagabonde

Elle gare la voiture, emprunte le nouvel accès goudronné, la plage est réduite, espaces interdits, la falaise s'éboule de partout, c'est désert, il n'y a personne.

Elle ôte ses chaussures, court vers la mer, se tord les chevilles sur les galets, offre ses pieds aux vagues, bruit de l'entrechoc des galets, mousse autour des trous en entonnoir que le roulement des cailloux blancs creuse et déplace sans cesse, morsure de l'eau glacée, elle hurle.

Elle hurle pour dire que pour la femme elle ne peut rien, pour la mère tapie dans la ville, que ça arrive des choses comme ça, que le vent ne lui fait plus peur, et que plus jamais elle ne permettra à quiconque de la juger.

Elle recule, ses pieds sont rouges, elle se laisse glisser au sol, elle les masse, la douleur du froid libère des sanglots.

Elle ne sait pas combien de temps cela dure.

Purgée, épuisée.

Elle est assise sur les galets, elle a mal partout.

Se rouler en boule et s'endormir là.

Il fait trop froid.

Elle se lève, lave son visage à l'eau d'abord ça la soulage, puis ça tire, la peau du visage lui fait mal.

A l'aveugle elle cherche dans son gros sac ventru, de plus en plus rebondi, au fil des ans, elle y a collecté toute une nébuleuse consolatrice d'objets amis, sa crème, une grande étole prête à tout, envelopper, réchauffer, cacher, servir de coussin, d'oreiller, du papier et des crayons, un livre, du parfum.

Elle en sort une boîte ovale et lisse comme un galet, en résine douce, qu'elle enferme un instant entre ses deux paumes.

Elle en caresse la surface, sans y penser, comme elle le fait à chaque fois, puis elle fait jouer sur la tranche affutée le mécanisme qui, dans un déclic mat et ténu, déclenche l'ouverture de la boîte et positionne verticalement le couvercle.

Elle ne peut éviter un coup d'œil au miroir, paupières gonflées, peau épaisse, nez rougi, rides creusées sur le front.

Elle écarte les pouces, puis une main après l'autre prélève délicatement, de ses quatre autres

doigts, un peu de crème apaisante avec laquelle elle lisse doucement son visage.

Crème magique.

On voit encore qu'elle a pleuré, mais l'image dans le miroir s'adoucit peu à peu.

Elle respire mieux.

Alors elle prend son Canon, le positionne face à son visage, travaille un peu sa frange pour qu'elle masque le brouillage du tour des yeux, en fait elle se moque que les traces de ses pleurs se voient sur la photo, elle fixe la vérité de ce moment où elle est seule sur les galets de son enfance, devant la mer, dans les bourrasques, le vent souffle encore ce matin, les nuages glissent vite sur la surface grise et laquée d'un ciel d'avant la pluie.

Elle appuie sur le déclencheur, retourne l'appareil photo, découvre l'image qu'elle approuve, la plage déserte, on devine le froid et le vent, la mer et les galets poncés, polis, elle sur sa terre d'enfance.

Photographie d'elle, dont la vie est en grande partie déjà tracée, le jour où elle est venue revoir, vérifier.

Ce qu'elle savait déjà, elle l'a contemplé, la

tristesse, l'étouffement de l'enfance, la gaucherie d'une adolescence gelée.

Ce n'était pas un rêve, c'était exactement ce qui avait eu lieu.

Et aussi dans le flou cotonneux et fragile, le flou du père, elle a délicatement détaché quelques traces fossiles, les a époussetées, et a cherché pour les observer une lumière un peu douce.

De lui, sous ses doigts de fille, dans la cuve, sous la transparence du liquide, sur le papier blanc, l'ébauche d'un sourire.

Elle replace soigneusement l'appareil dans son sac, espérant qu'on saura lui faire un bon tirage.

Elle ajoutera à l'album sa photographie de la plage de galets.

Au retour sa tête est vide, la Clio avale les kilomètres, pont de Tancarville, à droite le Havre déjà lointain, une trentaine de kilomètres et le Havre s'efface, à gauche Paris la ville adoptive.

Elle roule encore longtemps, l'autoroute évite Rouen, à chaque fois elle a envie de s'y arrêter, mais elle n'a jamais le temps, elle doit

rentrer.

La vieille centrale thermique, elle est déçue, aujourd'hui elle est presque éteinte, elle est en veille, elle ne fonctionne plus que quand l'électricité manque et alors, elle scintille au creux des méandres de la Seine face aux carrières de calcaire qui se trouent, s'éventrent et reculent au fil des années.

Puis à sa droite elle voit la pancarte Ile de France et elle respire, Paris est à cent kilomètres de là, mais elle se sent chez elle.

La route est monotone, la circulation toujours vive.

Enfin le tunnel de Saint Cloud, il lui fait un peu peur, il est vétuste, elle pense au feu, il est noir, étroit, poussiéreux, les ventilateurs ahanent, ça sent mauvais, mais tout au fond, les derniers mètres forment un coude, le tunnel se troue en un ovale lumineux, même par temps gris, même la nuit.

Son cœur s'accélère un petit peu, elle se prépare à voir.

En une seconde, La Seine à nouveau, la Seine de Paris, les péniches, maisons flottantes, fleuries, leurs ponts et leurs coques récurées, lissées de laques ou de vernis, la grande descente joyeuse vers la ville, au premier plan le

front de Seine aux tours racées, le contraste entre ceux qui habitent ici comme on habiterait peut-être à Tokyo ou à New York, et les hommes et les femmes lovés dans le ventre des bateaux à quai.

Et derrière, toute la ville qui s'étale, elle traverse le pont, regarde à droite, à gauche, au loin partout devant elle, elle salue les monuments, l'immensité de la ville changeante, et elle s'y glisse

Dans le corps, l'eau, la pensée, des images,
des mots, du rêve, des désirs.

Le corps qui en marchant sait ce qu'il n'est
pas, se démarque des pierres, du sable, du sel,
éprouve qu'il est vivant, et volontaire, qu'il est
un animal qui se raconte ses sensations, et qui
fait des projets.

Elle n'a pas la force d'une telle épreuve.

Mais elle en rêve.

Elle marcherait avec une femme.

À l'heure du repos, les mots couleraient
d'elles, de chacune d'elle, sans effort.

Elles partageraient le thé et les dattes.

Chaque jour marché aiguiserait pour chacune
la résonnance, l'écho des mots de l'autre.

Elles se regarderaient.

Elles marcheraient, jusqu'à avoir tout dit et
tout entendu, laissant mourir peu à peu
l'inessentiel, elles marcheraient pour savoir.

De la montagne aussi elle rêve.

La montagne est un lieu de solitaire, là aussi

ascétique, là encore c'est pour savoir, qu'on marche, qu'on monte.

Elle rêve à la contemplation des roches, à la sensation rugueuse et pourtant suave de sa main sur le roc, au ruissellement, aux cascades, aux sources, l'eau qui sourd de roches hautaines, dans le creux d'un abrupt menaçant, aux glaciers dont la tranche épaisse, veinée de verts et de terre d'ombre grisée hélas recule, elle rêve d'une impossible ascension, d'un corps à corps avec la roche, et plus bas, au repos des pâtures bordant les cols et les abords des lacs.

Elle sourit, elle marchera peut-être, mais un peu, protégée, dans des sentiers faciles et connus, elle trouvera peut-être une légère satisfaction à se remettre en marche, il lui semble qu'elle le doit, puisque parfois elle croit sentir, à l'intérieur d'elle quelque chose, elle ne sait pas bien quoi, qui se serait mis en marche.

Sa vraie marche commence peut-être ainsi, un rythme, qu'elle n'a pas senti sourdre, qui se laisse pourtant deviner pas à pas, et qui la change, un rythme au cœur même de l'incertitude.

Ou bien ainsi.

Etait-ce un rêve ?

Sensations de rêve éveillé et pourtant c'est bien du sommeil que peu à peu elle se déprend.

Des mots

Bribes de phrases

Parole débridée, discours dont le sens lui échappe.

Elle ne peut remonter le courant.

C'est en vain qu'elle essaie de rebrousser chemin, de franchir la porte à rebours et de tirer le fil, de se retrouver rêveuse, pour reprendre ce qui lui appartient, et qu'elle a oublié, perdu.

Aujourd'hui, il n'y aura pas de seconde chance, comme quand une trace de mot que l'on devine encore, dévoile, si on la scrute obstinément, la teneur du rêve.

Elle se souvient juste qu'elle était bien, dans son rêve, spectatrice d'une floraison de multiples fragments de discours.

Côte à côte, ils ne se touchaient pas, discours parcellaires mais inaltérés, bien-être.

Elle, la rêveuse, elle était libre.

Aucun événement, à l'inverse de ce qui se passe dans les cauchemars, pour l'enfermer, la menacer, la contraindre.

Elle voyait.

Elle voyait des mots, des phrases.

Elle voyait et elle était libre.

C'était le même rythme, la même aisance que celle éprouvée juste au moment d'entrer dans le sommeil, à l'orée de ses rêves, lorsqu'elle avait perçu et goûté sa respiration tranquille, ample, et profonde, étonnée par l'évidence, la facilité de son souffle.

Elle donne à son éveil toute la lenteur possible, et elle contemple encore un peu ses belles endormies.

Elle est déliée.

Elle a remis ses pas dans les traces, a refait le chemin.

Sur sa route, elle a cassé les blocs figés.

Elle s'est brulée à la blancheur de terres immenses, froides, elle à nouveau immobile, pourtant elle entendait le murmure et l'éclat de cascades au loin.

Elle a désiré boire à leur source.

Et elle s'est remise en marche.

Elle est arrivée là.

Elle est seule, mais attentive à la douceur des allées et venues entre ses terres solitaires et les maisons de ses proches.

Les jours d'inquiétude elle s'enroule dans de longues étoffes douces, se caresse au grain de leur tissage, se coule dans leur légèreté, se réchauffe de leurs couleurs, un ton unique profond comme la basse amoureuse d'un violoncelle parfois, ou des tons chauds qui dansent, le noir sous toutes ses formes, jusqu'au gris très tendre, ou tout ce qui joue avec la rousseur de ses cheveux.

Elle aura toujours des jours d'inquiétude, des jours de mort, des jours de rien.

Et puis certains jours, elle accepte que la vie la traverse et la force, elle accepte d'être vivante, sans l'avoir voulue engendrée et mise au monde, d'avoir à son tour bercé la vie en son ventre et fait naître un enfant.

Elle couvre son corps.

Elle choisit ses robes et s'enrobe de parfum, et ainsi elle marche.

Elle regarde les photos, classe les albums.

Elle les a fait parler, s'est appliquée à voir, s'est scrutée dans leurs vides, dans leurs grisés, dans le noir et le blanc.

Désormais elle vagabonde aussi du côté des esquisses, des images, des couleurs et des mots.

Elle aura toujours des jours de vide et de pierre, fascinés par la blancheur, des jours sans page et sans toile, des jours qui s'enchainent parfois au point qu'elle les croit sans fin.

Mais il se pourrait que le besoin de peindre et le désir des mots, des phrases, soient pour elle la seule issue.

Elle n'aura pas le temps du travail qui se dévoile.

Elle va dans la légèreté de l'instant, de proche en proche.

Claude ramasse le verre éclaté, jette les corolles abîmées, regroupe délicatement les fleurs intactes, les installe dans un vase plus étroit.

L'eau coule à nouveau, elle en éprouve la fraîcheur, quelques gouttes éclaboussent le creux de sa paume et son poignet.

Puis elle glisse une capsule dans la machine à café et une tasse en terre sous la buse.

Très vite l'odeur est là, du bout des lèvres elle cueille la première gorgée noire.